

Ces hommes qui m'expliquent la vie

Du même auteur

L'Art de marcher

Actes Sud, 2002

« Babel », 2004

Garder l'espoir :

autres histoires, autres possibles

Actes Sud, 2006

REBECCA SOLNIT

Ces hommes
qui m'expliquent la vie

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy*

LES FEUX

Éditions de l'Olivier

L'édition originale de ce livre
a paru chez Haymarket Books en 2014,
sous le titre : *Men Explain Things to Me.*

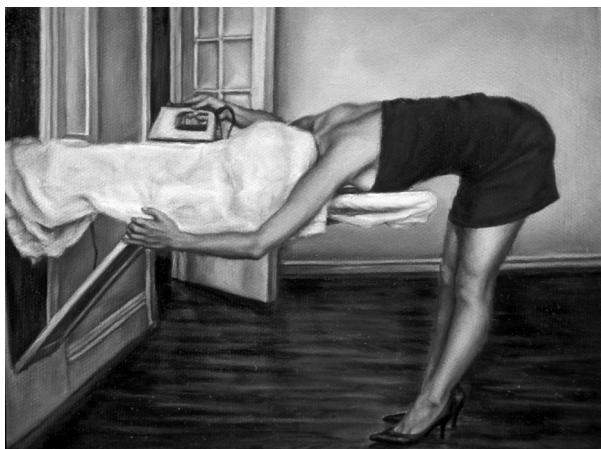
ISBN 978.2.8236.1261.5

© Rebecca Solnit, 2014.
© Éditions de l'Olivier, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aux grands-mères, aux égalitaristes, aux rêveurs,
à ces hommes qui ont tout compris, aux jeunes
femmes qui reprennent le flambeau, aux plus
âgées qui ont ouvert la voie, aux conversations
sans fin, et pour un monde qui permettra à Ella
Nachimovitz (née en janvier 2014) de s'épanouir
pleinement*

CHAPITRE 1



Ces hommes qui m'expliquent la vie

(2008)

Je ne sais toujours pas pourquoi Sallie et moi nous sommes donné la peine d'aller à cette fête sur les hauteurs pentues et boisées d'Aspen. Les convives étaient tous d'un ennui distingué et plus vieux que nous, tellement plus vieux que malgré nos quarante ans passés on nous prenait pour des jeunes femmes. La maison était incroyable – si vous aimez les chalets décorés à la Ralph Lauren –, une solide et luxueuse bicoque perchée à plus de 2700 mètres d'altitude où rien ne manquait : des bois d'élans au poêle à bois en passant par les kilims innombrables. Nous nous apprêtions à partir quand notre hôte nous a dit : « Restez donc encore un peu, je n'ai pas eu le temps de vous parler. » C'était un homme qui en imposait et avait gagné beaucoup d'argent.

Il nous a fait patienter pendant que les autres invités s'égaillaient dans la nuit d'été, puis nous a installées à sa table en bois d'essence authentiquement granuleuse et m'a dit :

« Alors ? Il paraît que vous avez écrit un livre ou deux ? »

– Sept, pour être exacte», ai-je répondu.

Puis, sur le ton de celui qui encourage la gamine de sept ans d'un ami à lui expliquer comment elle joue de la flûte à bec, il m'a demandé : « Et de quoi parlent-ils ? »

En fait, ils traitaient de sujets assez variés, ces six ou sept ouvrages, mais en ce jour d'été de 2003 je me suis concentrée sur le dernier en date, *River of Shadows : Edward Muybridge and the Technological Wild West*, mon livre sur l'annihilation du temps et de l'espace et l'industrialisation du quotidien.

À peine avais-je mentionné Muybridge qu'il m'a coupé la parole : « Et connaissez-vous ce livre *très important* sur Muybridge sorti l'année dernière ? »

Empêtrée dans le rôle d'ingénue qu'on m'avait assigné, j'étais volontiers prête à croire qu'un autre livre sur le même sujet était sorti en même temps que le mien et que cela m'avait échappé. Mais mon interlocuteur devisait déjà sur ce texte très important – avec ce regard suffisant que j'ai si souvent vu chez les hommes qui dissertent, les yeux fixés sur l'horizon flou et lointain de leur propre autorité.

Laissez-moi d'abord préciser que ma vie est remplie d'hommes adorables, à commencer par une longue série d'éditeurs qui, depuis mes premiers pas d'écrivaine, m'ont écoutée, encouragée, publiée, sans oublier mon petit frère d'une générosité sans bornes ni tous ces amis incroyables dont on pourrait dire – à l'instar du Clerc des *Contes de Canterbury* restés gravés en moi depuis les cours de M. Pelen sur Chaucer – qu'« il[s] aimai[en]t

à apprendre et aimai[en]t à enseigner¹ ». Mais il existe aussi cet autre type d'hommes. M. Très Important poursuivait sa diatribe pleine de suffisance à propos de ce livre que j'aurais dû connaître quand Sallie l'a interrompu : « C'est elle qui l'a écrit. » Ou du moins a essayé de l'interrompre.

Mais il a préféré continuer sur sa lancée. Il a fallu répéter trois ou quatre fois « C'est elle qui l'a écrit » pour que le message lui parvienne. Puis, comme dans un roman du dix-neuvième siècle, il a blêmi. Que je sois vraiment l'autrice du livre très important qu'en réalité il n'avait jamais ouvert, mais sur lequel il avait juste lu un article dans le supplément livres du *New York Times* quelques mois plus tôt, bouleversait tellement les catégories bien définies ordonnant son monde qu'il en est resté bouche bée – même s'il s'est vite ressaisi. Avant que nous n'éclations de rire, notre statut de femmes nous rendait poliment inaudibles, sauf qu'à vrai dire nous n'avons jamais cessé de l'être, inaudibles.

J'aime ce genre d'incidents, quand des forces en général si pernicieuses et difficiles à pointer du doigt se fauflent dans l'herbe et deviennent aussi flagrantes qu'un anaconda ayant bouloité une vache ou qu'un étron d'éléphant tombé sur le tapis.

1. Traduction Louis Cazamian, Félix Alcan, 1908. (N.d.T.)

QUAND ON NOUS BÂILLONNE : UNE PENTE SAVONNEUSE

Certes, il y a toujours des gens pour s'inviter à des événements et partir dans des délires ou des théories du complot, et ces gens sont aussi bien des femmes que des hommes, mais si j'en crois mon expérience, la confiance aussi absolue qu'agressive des ignares est bel et bien genrée. Les hommes m'expliquent tout un tas de choses, à moi et à d'autres femmes, qu'ils sachent ou non de quoi ils parlent. Certains hommes.

Toutes les femmes savent de quoi je parle. C'est cette arrogance qui leur met des bâtons dans les roues, quel que soit le domaine ; c'est ce qui les empêche de prendre la parole ou d'être entendues quand elles osent le faire ; c'est ce qui réduit les jeunes femmes au silence en démontrant, comme le fait le harcèlement de rue, que ce monde n'est pas le leur. C'est ce qui nous habitue à douter de nous, à nous limiter tout en entretenant dans le même temps l'excès de confiance infondé des hommes.

Personne n'a voulu écouter Coleen Rowley, par exemple, cette employée du FBI qui a lancé les premières alertes concernant al-Qaïda, et je ne serais pas étonnée que cette surdité ait en partie orienté la tournure prise par la politique américaine depuis 2001. De fait, cette politique a été façonnée par un gouvernement Bush qui s'est toujours montré sourd, y compris quand on lui expliquait que l'Irak n'avait aucun lien avec al-Qaïda, ne possédait pas d'armes de destruction massive ou qu'une

guerre n'est jamais « une promenade de santé ». (Même les experts mâles n'ont pas réussi à pénétrer la forteresse de toute cette suffisance.)

L'arrogance a peut-être eu un rapport avec la guerre, mais quoi qu'il en soit, ce syndrome est une guerre que presque toutes les femmes affrontent au quotidien, une guerre qui se joue aussi en elles, à travers la conviction d'être quantité négligeable, l'invitation à se taire, une guerre dont je ne suis moi-même pas totalement libérée malgré une assez belle carrière d'écrivaine (riche en recherches et faits bien employés). Après tout, le temps d'un instant, j'ai été disposée à ce que M. Important et sa confiance démesurée écrasent ma certitude vacillante.

Pour autant, n'oubliez pas que, contrairement à la plupart des femmes, on m'a souvent confortée dans mon droit à penser et à m'exprimer. J'ai par ailleurs appris que douter raisonnablement est un bon moyen de se corriger, de comprendre, d'écouter et de progresser, mais que le doute à trop haute dose paralyse et que l'excès de confiance produit des crétins présomptueux. Tout nous pousse vers l'un ou l'autre de ces pôles, mais il existe un juste et heureux milieu, une chaude ceinture équatorienne faite de concessions mutuelles que nous devrions tous rejoindre.

Notre situation n'est pas la plus terrible. Prenons certains pays du Moyen-Orient où le témoignage d'une femme est inopérant d'un point de vue juridique : là-bas, une femme ne peut pas porter plainte pour viol si un homme n'est pas là pour témoigner contre le violeur. Et peu sont prêts à le faire.

La crédibilité est un outil essentiel à notre survie. Très jeune, à l'époque où je commençais tout juste à comprendre ce qu'était le féminisme et pourquoi il était nécessaire, je sortais avec un garçon dont l'oncle était physicien nucléaire. Un Noël, il nous a raconté – comme si c'était un sujet léger et divertissant – que dans sa banlieue de fabricants de bombes une voisine était sortie de chez elle en courant au beau milieu de la nuit, nue, et avait hurlé que son mari voulait la tuer. Comment savez-vous qu'il n'essayait pas de la tuer pour de bon ? ai-je demandé. L'oncle a rétorqué que ces gens étaient respectables, ils faisaient partie de la classe moyenne. En conséquence de quoi, le-mari-prêt-à-la-tuer n'était simplement pas une explication crédible justifiant qu'elle prenne la fuite en hurlant. Que cette femme soit folle, en revanche...

L'obtention d'une injonction d'éloignement – un outil juridique relativement récent – requiert aussi d'être crédible afin de convaincre le tribunal que tel homme est une menace et afin, ensuite, que les forces de l'ordre fassent respecter la sentence. Sachant que de toute façon les injonctions d'éloignement sont rarement efficaces. La violence est un moyen parmi d'autres de faire taire les gens, de nier leur voix et leur crédibilité, d'affirmer que votre droit de les contrôler prime sur leur droit à exister. Dans ce pays, environ trois femmes meurent chaque jour sous les coups de leur mari ou ex-mari. C'est l'une des principales causes de décès chez les femmes enceintes aux États-Unis. Au cœur des luttes féministes pour que le viol conjugal, le *date rape* (agression sexuelle dans

le contexte d'un rendez-vous amoureux), la violence conjugale ou le harcèlement sexuel en milieu professionnel soient reconnus comme des crimes, se trouve la nécessité de rendre les femmes crédibles et audibles.

J'ai tendance à croire que les femmes ont acquis le statut d'êtres humains quand ces actes ont commencé à être pris au sérieux, quand, à partir du milieu des années 1970, les instances législatives se sont attelées à ces grands problèmes qui nous entravent et nous tuent ; longtemps après ma naissance, donc. Et à toute personne qui prétendrait que l'intimidation sexuelle en milieu professionnel n'est pas une question de vie ou de mort, souvenez-vous de Maria Lauterbach, caporale chez les Marines, vingt ans, apparemment tuée un soir d'hiver par un collègue plus haut gradé alors qu'elle attendait de pouvoir déclarer sous serment qu'il l'avait violée. Les restes calcinés de son corps (elle était par ailleurs enceinte) ont été retrouvés au milieu des braises dans le jardin de l'homme en question.

Dire sur un ton catégorique que lui sait de quoi il parle alors qu'elle non, sur un sujet même mineur et dans la moindre conversation, perpétue la laideur de ce monde et en éclipse la lumière. Après la sortie de mon livre *L'Art de marcher* en 2000, j'ai découvert que j'étais mieux équipée qu'auparavant pour défendre mes perceptions, mes analyses, et résister à l'intimidation. Par deux fois durant cette période, j'ai critiqué le comportement d'un homme, tout ça pour qu'on me renvoie que ces incidents ne s'étaient absolument pas passés comme je le racontais, que mon point de vue était biaisé, que

je délirais, que j'étais sur les nerfs ou malhonnête – en résumé, que j'étais une femme.

Dans presque n'importe quelle autre circonstance, j'aurais douté de moi et me serais dérobée. Mon statut d'écrivaine reconnue spécialisée dans les thématiques historiques m'a aidée à tenir bon, mais peu de femmes ont cette réserve d'énergie, et sur les sept milliards d'habitants que compte cette planète, on imagine sans problème des milliards de femmes s'entendant dire qu'elles ne sont pas des témoins fiables de leur propre vie, que la vérité ne leur appartient pas et que jamais elle ne leur appartiendra. Cela dépasse largement le phénomène des Hommes qui nous Expliquent la Vie, mais fait partie du même archipel d'arrogance.

Bien sûr, des hommes continuent de m'expliquer la vie. Et aucun d'eux ne s'est jamais excusé de m'avoir (mal) expliqué des choses que je connaissais mieux qu'eux. Ça n'est pas encore arrivé, mais au vu des statistiques sur l'espérance de vie, il me reste une quarantaine d'années devant moi, alors on peut toujours se prendre à rêver. Mais j'avoue que je ne retiens pas vraiment mon souffle.

LES FEMMES QUI LUTTENT SUR UN DOUBLE FRONT

Quelques années après l'épisode avec l'imbécile d'Aspen, j'étais à Berlin pour une conférence et l'auteur marxiste Tariq Ali m'a invitée à un dîner réunissant un écrivain, un traducteur et trois femmes un peu plus jeunes que moi, qui sont restées dociles et surtout muettes

pendant l'intégralité du repas. Tariq a été formidable. Le traducteur, quant à lui, n'a peut-être pas apprécié que je persiste à vouloir prendre une part même modeste à la conversation, mais quand j'ai parlé de la façon dont Women Strike for Peace, ce groupe extraordinaire créé en 1961 et malheureusement peu connu qui s'est battu contre le nucléaire et la guerre, a aidé à faire cesser la chasse aux communistes menée par la Commission sur les activités anti-américaines (HUAC), M. Très Important II s'est gaussé. L'HUAC, a-t-il affirmé en enfonçant bien le clou, n'existait plus au début des années 1960 et de toute façon aucun groupe de femmes n'a jamais joué le moindre rôle dans sa chute. Son mépris était si cinglant, son assurance si agressive, que débattre avec lui semblait un exercice stérile et effrayant, une invitation à me faire insulter davantage.

À cette époque-là, je devais avoir publié environ neuf livres, dont un qui puisait dans des documents de première main concernant Women Strike for Peace et des entretiens avec l'une de ses membres les plus éminentes. Mais les hommes qui m'expliquent la vie s'imaginent toujours que je suis, pour reprendre une métaphore obscène de la fécondation, un réceptacle vierge qui n'attend que de recueillir leur sagesse et leur savoir. Un freudien saurait ce qu'ils ont et qui me manque, mais l'entrejambe n'est pas le foyer de l'intelligence – même s'il est vrai que votre zizi pourrait vous permettre de recopier dans la neige l'une des longues phrases mélodieuses de Virginia Woolf sur le subtil assujettissement des femmes. De retour dans ma chambre d'hôtel, j'ai effectué quelques

recherches en ligne et découvert qu'Eric Bentley, dans son ouvrage de référence sur l'histoire de la Commission sur les activités anti-américaines, crédite le Women Strike for Peace d'avoir « porté le coup mortel qui a renversé la forteresse de l'HUAC ». Au début des années 1960.

À la suite de quoi, j'ai utilisé cet échange en ouverture d'un article que j'écrivais pour le magazine *Nation* (sur Jane Jacobs, Betty Friedan et Rachel Carson), en partie comme un cri de colère adressé à l'un des hommes les plus déplaisants parmi la cohorte de ceux qui voulaient m'expliquer la vie : Mon vieux, si vous lisez cet article, sachez que vous êtes un furoncle sur la face de l'humanité et un obstacle à la civilisation. Honte à vous.

Le combat qui nous oppose aux Hommes qui nous Expliquent la Vie a brisé bien des femmes – de ma génération et de la génération suivante dont on a pourtant tant besoin, ici et au Pakistan, en Bolivie et à Java, et je ne parle même pas des femmes innombrables qui m'ont précédée et à qui on a interdit l'accès aux laboratoires, aux bibliothèques, aux débats, à la révolution ou même à cette catégorie qu'on appelle humanité.

Après tout, Women Strike for Peace a été fondé par des femmes qui en ont eu assez de préparer du café ou de jouer les dactylos sans pouvoir faire entendre leur voix ni obtenir de rôle décisif dans le mouvement anti-nucléaire des années 1950. La plupart des femmes luttent sur deux fronts, d'un côté pour une cause donnée, et de l'autre pour avoir le droit de s'exprimer, d'avoir des idées, pour qu'on admette qu'elles sont porteuses de faits et de vérités, qu'on reconnaisse leur valeur,

leur statut d'être humain. La situation s'est améliorée, mais je mourrai avant d'avoir vu la fin de cette guerre. Je continue de lutter pour moi, bien sûr, mais aussi pour toutes ces femmes plus jeunes qui ont quelque chose à dire, et dans l'espoir qu'elles pourront nous en faire part.

POST-SCRIPTUM

Lors d'un dîner en mars 2008, j'ai lancé en plaisantant, comme cela m'arrive souvent, que je voulais écrire un article intitulé « Ces hommes qui m'expliquent la vie ». Chaque écrivain possède une écurie pleine d'idées dont toutes n'arrivent pas jusqu'au champ de course, mais ce cheval-ci (ce dada) me trottait dans la tête depuis quelque temps. Mon hôtesse, la brillante théoricienne et activiste Marina Sitrin, a répliqué qu'il fallait absolument que je l'écrive car la jeune génération dont faisait partie sa petite sœur Sam avait besoin de le lire. Les jeunes femmes ont besoin de savoir que si elles sont rabaisées, ce n'est pas une conséquence de leurs échecs secrets, m'a-t-elle dit ; il s'agit plutôt de cette fatigante et antédiluvienne guerre des sexes à laquelle la majorité d'entre nous, êtres humains de sexe féminin, se retrouve confrontée à un moment ou à un autre.

J'ai rédigé l'article d'une traite tôt le lendemain matin. Quand un texte s'écrit aussi vite, c'est qu'on l'avait à l'esprit, caché dans des replis jusque-là inaccessibles de notre cerveau, depuis un long moment. Il voulait qu'on l'écrive ; il piaffait de rejoindre la ligne de départ ; et il est parti au galop à la seconde où je me suis installée à mon ordinateur. Comme Marina s'est levée plus tard que moi, je lui ai donné le texte à lire pendant son petit déjeuner et l'ai envoyé dans la journée à Tom Englehardt, de TomDispatch, qui l'a mis en ligne peu après. Il s'est

sur le site TomDispatch comprenaient des liens vers les sources qui m'ont fournie en statistiques, anecdotes et citations. Ici, ces notes de bas de page auraient été lourdes, mais le lecteur peut donc y avoir accès en ligne.

« Ces hommes qui m'expliquent la vie », « La guerre la plus longue », « Deux mondes s'entrechoquent dans une suite d'hôtel », « La boîte de Pandore... » et « #YesAllWomen... » ont tous été publiés sur TomDispatch.

« Éloge de la menace » est le seul article que j'aie publié dans le *Financial Times*. Il est sorti le 24 mai 2013 sous le titre « Plus égaux que d'autres » : <http://www.ft.com/intl/cms/s/2/99659a2a-c349-11e2-9bcb-00144feab7de.html>

« Grand-mère araignée » a été écrit pour le centième numéro de *Zyzyva Magazine*, une revue de San Francisco.

Quant à l'essai sur Virginia Woolf, il a été rédigé pour une communication à l'occasion de la dix-neuvième Conférence annuelle et binationale consacrée à Virginia Woolf et qui s'est tenue en 2009 à l'université Fordham.

« Cassandre chez les pervers » a paru dans le numéro d'octobre 2014 du *Harper's Magazine* et est reproduit ici avec son aimable autorisation.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2018. N° 138499 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE